

SARA-ÀNANDA FLEURY

WESTERN SPAGHETTI

nouvelles



LE QUARTANIER

À Zachary, August et June

Everyone, real or invented, deserves the open
destiny of life.

GRACE PALEY

A Conversation with My Father

WESTERN SPAGHETTI

Album de famille	13
Neon Bible	39
Mohamed A. B.	63
Cerbère	93
Comme dans un western spaghetti	155
Ce qu'il reste du Cinéma l'Amour	189
Oona	219
La nostalgie de la Suisse	253

ALBUM DE FAMILLE

/ 1

ÇA COMMENCE par le sol. La lumière orgée du matin tombe à travers la lucarne puis roule jusqu'à nos pieds. Dans le miroir de la salle de bain, il y a nos teints d'endive fanée. Il y a nos rides naissantes de trentenaires. Il y a nos brosses à dents qui s'entrelacent dans un verre Ikea.

Très vite, le silence de nos habitudes est interrompu par des corps minuscules qui se jettent à nos flancs. Quatre petites mains à la force disproportionnée viennent tirer mon débardeur, ma culotte ; viennent fouiller mon corps à la recherche de lait, de bras, de plis. Mon corps est un maquis où se cachent les enfants, où se grappillent les minutes, où se volent les baisers avant l'école ou la halte-garderie.

Devant l'évier, je fais claquer des Frosties sous ma langue, et je râle, et je crache, et je crie entre deux applications de fard à paupières :

— Magnus, lave-toi les mains !

Magnus accourt, sa figurine Spiderman coincée sous l'aisselle.

WESTERN SPAGHETTI

— Mais Liv, elle, elle a de la chance, elle, parce qu'elle a le droit de regarder *Peppa Pig*, elle.

Je le prends par l'épaule sans aucune douceur et passe le gant de toilette sur ses commissures au chocolat.

— Fais voir tes mains. Pourquoi t'es habillé comme ça ?

— C'est papa qui a choisi.

Je ne l'écoute déjà plus. Je récure ses ongles. Brosse ses dents. Ferme sa braguette. Enlève son pull vert (le moche). Lui enfle le gilet bleu (le beau). L'enfant connaît la musique, l'enchaînement des notes. Tout son corps se désarticule sous mes mains expertes. Il sait que nos matins sont des corps à corps, des combats dans la boue où la mère habille et lape, où le père empoigne et dresse.

— Je suis comment ?

— Beau comme un camion.

Mon fils tend ses poignets jaune beurre, que je déplie comme du papier cadeau. J'embrasse les jointures, mon rouge à lèvres reste tatoué sur sa peau, jusqu'à la sortie des classes je l'espère.

— Et c'est qui, qui vient me chercher ce soir ?

— Ben, c'est moi.

Il me regarde, cligne des yeux quand l'homme aboie depuis le hall d'entrée :

— Magnus, on y va !

En bas des escaliers, Liv est accrochée aux épaules de son père à la manière d'un bébé koala. Ses petits doigts pâles agrippent sa nuque.

— À ce soir ?

Album de famille

— Après minuit.

— Attends, t'as boutonné mardi avec mercredi.

— On est en retard.

Je reboutonne l'homme. Je le renifle. Je l'embrasse sous l'oreille. Je retiens son odeur pour quelques secondes encore.

— Sois sage.

Je renifle l'enfant qui sautille à côté de son père.

Hop, école.

Je renifle le bébé qui sent la confiture de lait.

Hop, garderie.

Tous les matins, nous dansons le même plan-séquence ininterrompu, comme la première scène d'un film de Robert Altman. Nous dansons la meute qui s'éparpille dans la forêt. Nous dansons le grand chaos des jours fragiles. Pabam-pabam-pabam. De plus en plus fort. Sur le plancher. Dans les murs. J'écarte les bras. Je les étouffe. Tacatacatatacata. Je les jette par-dessus hanche, par-dessus ventre, par-dessus tête. Et je les lâche.

Toute cette sauvagerie de nous répercutée dans des gestes de rien du tout.

/ 2

Ce matin, j'avais rendez-vous avec l'Américaine. C'est ainsi que je l'appelle, l'Américaine, à cause de son accent et de sa ressemblance avec Joan Didion. Son bureau se situe à l'ombre de la rue Saint-Jacques, au fond d'une

arrière-cour ourlée de géraniums. Chaque lundi, depuis un an, je m'y aventure en courant comme une girafe, et je monte les marches quatre à quatre avant de m'allonger, à bout de souffle, sur un divan pourpre qui me grattera les fesses pendant quarante-cinq minutes.

Personnellement, j'aime le côté solennel du processus psychanalytique. J'aime la façon dont l'Américaine tend sa main, ou repose son poignet sur l'accoudoir de son fauteuil râpé. J'aime jusqu'à son silence, auquel elle semble tenir comme un chien tiendrait un os précieux dans sa gueule. Je me dis souvent qu'il ne manquerait qu'un requiem pour entériner tout à fait les raisons de notre présence ici. « L'heure est grave », annonce le visage papal de Sigmund Freud, depuis l'intérieur de son cadre en plastique bleu pétard.

L'heure est grave, donc.

Autour de moi, beaucoup semblent éprouver de la difficulté à vivre la vie. Je ne sais pas comment ça nous est tombé dessus. Nous avons pourtant réussi dans quelques domaines. Nous habitons une belle ville au centre du monde. Nous avons de beaux enfants ou un métier épanouissant. Et pourtant nous n'arrivons pas à être complètement satisfaits. Alors nous sommes allés consulter des psychanalystes. Nous avons eu besoin d'assister à des pièces expérimentales au théâtre pour ressentir des émotions fortes. Nous avons dressé des listes de choses à faire avant la fin du week-end, avant Noël, avant la fin de l'année, avant la fin de la vie. Nous

Album de famille

avons essayé la méditation transcendantale, le tai-chi, le régime crétois, le jeûne intermittent, la cure de raisins, la randonnée, le mariage, le semi-marathon, le CrossFit, les vacances culturelles, le psychodrame familial, la thérapie cognitive, le coaching, l'éducation bienveillante, l'éducation Montessori, la sophrologie, le e-shopping, la sodomie, la décoration scandinave, les carottes bio, le végétalisme, Instagram, Nuit debout, l'engagement environnemental, la pleine conscience, la reconversion professionnelle, le loto, le cunnilingus, les champignons hallucinogènes, la couture, le bilan de compétences, les relations épistolaires, l'expatriation au Québec, les antidépresseurs, la maison de campagne en Normandie, Je suis Charlie, la foi, les ateliers de poterie, les cours de cuisine en japonais, *Cinquante nuances de Grey*, le yoga.

Et qu'avons-nous appris de tout ça? Je vous le demande, à vous. Oui, vous, l'Américaine. Et vous aussi, planqué derrière ce livre. Dans quelle vie vivez-vous? Combien de fois par jour vous sentez-vous vivant? La vibration de votre cœur est-elle une valeur sûre?

Car, depuis un moment déjà, j'ai l'impression de ne plus savoir comment on fait, avec les gens. Comment on s'y prend. Je suis impatiente, je m'énerve, je m'agace, mais c'est aussi cet agacement qui me nourrit. L'agacement, c'est la colère à l'épreuve du quotidien. Il y a peu de temps, j'ai lu une autrice québécoise qui parlait de cette sensation d'être « perpétuellement en tabarnac ». Voilà, c'est ça : je suis en tabarnac. Et puis, bien sûr, il y a la

lassitude. De la lassitude de vieille madame qui caresse ses hortensias en attendant que la vie lui tombe dessus comme on tomberait nez à nez avec le facteur, un matin de pluie.

- Sauve qui peut, monsieur le facteur !
- J'ai un colis pour vous, madame tortue.
- Ah ?
- Ce sont de beaux hortensias !
- Encore !?

L'Américaine ne répond pas à mes interrogations et ne prend part à aucun de mes dialogues. Elle reste immobile, le visage froissé jusqu'à l'abstrait, tourné vers le portrait de Sigmund Freud.

Par amour de la provocation, je lui avoue parfois à quel point je la trouve plate, au sens figuré comme au sens premier du terme. Je lui dis qu'elle ressemble à Joan Didion ; mais en plus maigre et en plus fuyante encore, si cela est humainement possible.

On ne peut pas dire qu'elle s'habille mal, non, mais on sent qu'elle a du mal à dénicher des vêtements à sa taille. Tout paraît trop large et trop lourd à porter pour son corps d'oisillon. Mais ce qui m'étrangle plus que tout chez elle, ce sont les gargouillements terribles qui proviennent de son ventre. Je la soupçonne d'anorexie. De maladie de Crohn. De cancer du gros intestin. Quelquefois, je le lui dis. J'énumère ses maladies. Je lui propose des diagnostics. Elle persiste dans sa posture muette.

Album de famille

Avant chaque rencontre, je passe par une boulangerie pour lui acheter un croissant, dans le cas où ses élocutions ventrales surgiraient de manière incontrôlable au cours de notre séance. Aujourd'hui, elle n'en a pas voulu. J'ai mis un point d'honneur à insister.

Alors, je lui ai dit :

— Je porte tout, je fais tout : le ménage, les enfants, tout. Je ne comprends pas comment c'est arrivé, mais c'est arrivé.

Elle a fait pivoter son fauteuil vers la photo de son maître puis elle a soufflé d'une voix blanche :

— Misogyny is at its most potent and complex within the bonds of love.

Je n'ai pas su si ces mots étaient dirigés à l'endroit de Sigmund ou s'ils m'étaient personnellement adressés. Je me suis relevée, aussitôt après qu'elle m'a dit « bien », d'un air entendu. (« Bien », en langage freudien, ça veut dire « ça suffit ». La psychanalyste dit « bien » et alors il faut se lever, prendre le manteau et le sac, mais attendre d'être sortie pour les enfiler. Surtout, ne pas traîner.) En sortant, j'ai laissé le croissant aplati sur le siège près de la porte.

Après chacune de mes séances hebdomadaires, je prends le bus 86. Je l'aime, car il traverse la Seine. Un jour, j'y ai croisé Mathieu Amalric, contorsionné sur son siège pour photographier une mouette avec son iPhone. Mais aujourd'hui, je crois que je n'ai pas le cœur à l'autobus.

Aujourd'hui, j'ai le cœur en gelée, le cœur en hortensia. Le cœur qui aimerait bien mais qui ne peut pas. Enfin pas encore. Un jour, oui, c'est sûr. Un jour, j'aurai le cœur vaillant, le cœur bardé de médailles. Le cœur-Napoléon, comme dirait mon fils.

Mais à présent, j'ai juste le cœur tendre.

Rue des Écoles, j'ai longé le Collège de France puis j'ai traversé le carrefour où Roland Barthes est mort, renversé par la camionnette d'une blanchisserie. En posant le pied sur le passage clouté, je me suis exclamée « Ah, Roland ! », avec des trémolos dans la voix. Mon cœur chantait au rythme des chansons bêtes qui passent sur Chérie FM et que j'écoute en cachette quand France Culture devient trop chiant.

Les chansons d'amour sur Chérie FM postillonnent la plus grande vérité humaine :

Aime-moi, aime-moi encore.

Roland Barthes ou France Gall, l'Américaine ou Chérie FM : c'est toujours la même histoire.

/ 3

Tandis que l'homme est au travail, je suis le fil d'Ariane que déroulent chaque jour mes enfants, du lever jusqu'au coucher. Je mange, je cours, je pleure avec eux. Je m'emmêle aussi. Et souvent, même, je m'emmerde. Je bouffe tout le temps pour que mon corps s'épaississe et qu'enfin

Album de famille

il s'érige telle une médina qui les protégerait des vents rauques. Je retourne les tapis à la recherche d'une tétine disparue ou d'un chargeur de portable. Je tremble, je crie :

— Ouvre la bouche et mets tes mains sur la table.

Je pousse au chantage :

— Encore deux morceaux et c'est bon.

Les enfants me regardent m'énerver sans rien dire, leurs petits becs sucrés de yaourt et leurs poings qui serrent fort de minuscules cuillères violettes. Quelquefois, je croise leurs regards et je me demande si j'ai le cœur, les bras, les chevilles, les poignets suffisamment solides. Je me demande si je vais y arriver.

Je veux dire, y arriver ici, toute seule.

Je veux dire, ici, dans la vie.

Je fais partie de ces filles élevées par des mères qui leur ont enseigné, entre la recette de la quiche lorraine et l'application du mascara, les bases du féminisme de la deuxième vague. Après le dîner, les garçons et les filles débarrassaient les restes de quiche lorraine de manière équitable. On était dans les années quatre-vingt et le mot progrès voulait encore dire quelque chose. Les filles de la classe de maternelle de 1989 allaient devenir des ingénieures, des médecins, des avocates. La libération de la femme occidentale semblait avoir entraîné l'abolition du concept de domesticité maritale. Les filles de demain pouvaient enfin choisir pour elles-mêmes.